



UN RÊVE RÉALISÉ

*Sur la terrasse, un jour, promeneur solitaire,
Je songeais aux héros qui dorment sous la terre
Le douloureux sommeil d'un oubli déloyal.
Repasant en esprit les pages de l'histoire,
Je voyais défiler, le front brillant de gloire,
Champlain, Lévis, Vaudreuil, DuPlessis et Laval.*

*Soudain, à l'angélus, le vieux canon qui gronde
Vint mêler aux rumeurs de la cloche et de l'onde
Les feux de son éclair et les sons de sa voix.
Ces mille bruits donnaient de l'essor à mon rêve,
Je croyais assister à ces luttes sans trêve
Que la France pour nous soutenait autrefois.*

*Et je voyais Champlain, escorté de nos pères,
Traquer les Iroquois jusque dans leurs repaires,
Et donner aux Hurons la paix et le bonheur.
Puis la scène changeait. Sur un autre théâtre,
Je le voyais lutter auprès de l'idolâtre
Pour le soustraire au joug du vice et de l'erreur !*

*Quelques méchants en or lui dressaient des embûches,
Et, comme les frelons qui convoitent les ruches,
Jetaient un œil jaloux sur la jeune cité.
Mais la foi de Champlain, son tact et sa prudence
Le faisaient triompher, avec la Providence,
Des lâches ennemis et de leur cruauté.*

*Devant de l'avenir un petit coin du voile,
Sous ce ciel je voyais reparaitre l'étoile
Qui guida si longtemps les pas de nos aïeux ;
A la place du fort, sur notre promontoire,
Je voyais s'élever un piédestal de gloire
D'où Champlain saluait un peuple affectueux !*

* *

*Trois siècles ont jeté leur poudre à nos archives,
Depuis l'heure où Champlain apportait sur nos rives
La foi chrétienne unie au noble esprit gaulois.
En plantant sur ce sol le drapeau de la France,
Il voulait en bannir le mal et l'ignorance
Et faire respecter la majesté des lois !*

*Il a civilisé le farouche sauvage
Et fait naître en son cœur, plein de fiel et de rage,
La tendresse, l'amour, la justice et l'honneur.
Maniant la charrue aussi bien que les armes,
Il a, premier colon, fécondé de ses larmes
La terre où nous glanons les fruits de son labeur !*

*Historien, il a groupé dans nos annales,
— Véritable bouquet de fleurs notionales —
Des faits qui font l'honneur du Canada-français.
Cet homme universel fut pour la colonie
Un père incomparable, un bienfaisant génie,
Un héros dont le nom ne périra jamais !*

*Champlain a surpassé nos glorieux ancêtres
Par ses pieux exploits ; il fut, avec nos prêtres,
Un zélé défenseur de la religion.
Mais nos âmes n'ont pas sa gloire sans partage,
Car, semblable au soleil qui perce le nuage,
Elle éclaire et ravit les enfants d'Albion !*

*Il fonda cette ville où deux vaillantes races,
Rivales autrefois, suivent toujours ses traces
Sous des drapeaux divers qui flottent librement.
Et les fils d'Albion, connaissant son histoire,
Vénérent comme nous son illustre mémoire
Et viennent s'incliner devant son monument !*

*Salut, ô monument ! tendre objet de mon rêve !
Ton bronze aux nobles traits comme un phare s'élève
Et répand dans mon cœur une douce clarté !
Toi, glorieux Champlain, reçois l'apothéose
Que l'ange du pays, en ce jour grandiose,
Va t'offrir dans le ciel au nom de ta cité !*

J. B. Caouette

PARALLÈLE

MEMOIRE D'UN EX-ETUDIANT RUSSE

I

EN RUSSIE

On assistait à une réunion d'étudiants des plus tumultueuses, à une réunion clandestine. Les annales des étudiants de Russie n'ont jamais eu l'occasion d'enregistrer sur leurs pages, souvent écrites avec leur sang innocent et pur, une réunion aussi grave, aussi sinistre.

Les meilleures forces de la jeunesse Moscovite, vaillante, enthousiaste, et incomparable dans sa sincérité, y prirent part. La séance fut ouverte par la lecture des rapports reçus de différents points du vaste empire, sur la situation pitoyable des masses ouvrières, des masses sans état défini, des masses prolétaires, sur la situation du peuple, enfin.

“ Frères, dit le président en terminant son rapport, le peuple qui s'épuise dans les labeurs excessifs, faisant vivre et jouir la classe privilégiée, protégée par le pouvoir autocrate émanant du trône, est privé de tout moyen d'existence. Il meurt de faim, il s'éteint faute de soins en ses maux physiques, ignorant le but pour lequel il vit ici-bas, sans savoir même pourquoi il s'en va avant le terme. Frères ! formons nos rangs !... Frères ! au secours du peuple qui se meurt !...”

Un silence suivit cette allocution laconique, un silence de mort, un silence sinistre.

Une seconde après, une salve d'applaudissements retentit, assourdissant les uns, enivrant les autres, faisant trembler l'édifice. L'auditoire avait été enflammé par ce feu sacré que la soif de la justice donne aux âmes ingénues.

Les jeunes gens grinçaient des dents ; les jeunes filles pleuraient. Les orateurs se succédaient à tour de rôle à la tribune. Les dénonciations contre la classe revêtue du pouvoir de la souveraineté appartenant au Narod (peuple), classe gouvernante qui vole à pleines mains dans le trésor public ; qui exerce son atrocité cynique envers ces misérables victimes — les Moujiks (paysans), en souillant ainsi le droit de l'homme, amenèrent l'auditoire au paroxysme de la rage.

Les hommes insistaient pour que l'on prit les moyens de se venger de l'ennemi-monstre, de l'ennemi-tigre. Les femmes exigeaient une aide prompte aux victimes, se déclarant prêtes à se sacrifier pour le bien-être de ces martyrs, décidées même à descendre jusqu'au Narod (au peuple).

Des tribuns célèbres, des poètes populaires firent le reste.

Les rues Moscovites, pleine d'une foule compacte où l'on distinguait les gais promeneurs, les gais piétons, les riches enveloppés dans leurs fourrures, ou les nobles se reposant dans des traîneaux aux attelages resplendissants, les rues Moscovites virent repasser la masse d'étudiants, exaltés jusqu'à l'irresponsabilité, jusqu'à l'oubli.

Le surplus d'énergie, chez chacun de ces adolescents, s'exhalait au dehors avec une force irrésistible.

On marchait en rangs serrés, malgré la défense formelle de la loi draconienne, formant ainsi un corps immense, muet, et cependant éloquent, puissant, quoique faible...

On ne savait pas exactement si le devoir était de prendre l'offensive, en se jetant sur cette foule heureuse de promeneurs insouciantes des misères du peuple, ou s'il fallait réserver ses forces pour la défensive, en attendant l'attaque de la police contre la procession illégale, provocante.

On ne sentit que ceci :

Une lutte s'imposait pour le devoir !...

Subitement, un corps de gendarmerie — la police montée — fit son apparition sur un carrefour célèbre comme lieu de démonstration révolutionnaire où, par instinct, les étudiants se dirigeaient.

Un détachement d'infanterie arrivait aux pas accablés d'un côté opposé.

“ A bas les traîtres ! Malheur aux ennemis de la

liberté : ” hurlèrent, malgré eux, les étudiants en un chœur puissant et d'une seule voix.

“ Chargez ! ” commanda l'officier d'infanterie à ses hommes. La gendarmerie immédiatement entourée de démonstrateurs et militaires, ne laissant aucune issue aux premiers (issue que pas un ne songea à chercher.)

Inspirés par la cause sainte, se faisant aussi un mérite d'être complètement désarmés, les étudiants resserrèrent les rangs à leur tour. Alors le carnage des aveugles par des voyants commença ; les bourreaux, faisant verser le sang innocent de ces infortunés vaincus, écrasés, se riant des victimes, marchant sur des cadavres.

Une demi-heure après, ceux qui survivaient à ce terrible abominable massacre, marchaient ligottés, escortés chacun de deux gendarmes épées nues, conduits aux différentes prisons de l'antique capitale russe.

Les hommes juraient, les femmes chantaient la Marseillaise.

Deux ans après, ils marchaient, enchaînés, par des routes aveuglantes, l'été par une poussière brûlante, l'hiver par une poussière glaciale, à travers des steppes désertes et infinies, pour le pays de la mort — la Sibérie.

Plus tard encore, ils étaient jetés en passant, dans le gouffre sourd, muet et aveugle de la terre, où, pour l'éternité, ils dorment leur sommeil de repos final, le sommeil des martyrs...

II

EN AMÉRIQUE

On sortait d'un spectacle pour lequel le rendez-vous avait été annoncé, avec un fracas inouï, dans tous les journaux du pays, sur les murs des villes, des villages et des bourgs.

Les meilleures forces de la jeunesse du Nouveau-Monde, jeunesse vaillante, robuste, maîtresse de l'avenir du couple américain y assistaient. On y voyait aussi des princes de la finance, des arts et des sciences ; des citoyens satisfaits de la vie ainsi que ceux qui ne l'étaient qu'à moitié.

Adolescents et vieillards s'y confondaient en une seule mer humaine, immense, houleuse.

Ceux qui gouvernent serraient les mains à ceux qui se laissent gouverner, accourus, tous, de près, de loin, des quatre coins du pays.

L'assistance, divisée en deux parties aux intérêts opposés, ne manifestait pourtant aucun antagonisme.

On n'y discutait guère affaires d'Etat.

Sans l'intervention de brigades de police ni de détachements de milice, l'ordre fut parfait. Tout-à-coup, un signal se fait entendre. Tout devient attention. Un silence religieux règne dans l'assemblée.

Les battements de cœur des spectateurs redoublent de vitesse. C'est le duel de deux célèbres “ prize fighters ” qui vient de commencer. Les cœurs battent plus fort encore. Ils frémissent de crainte... Ils bondissent de joie... Ils cessent de battre tout-à-coup...

Puis une explosion d'applaudissements éclate, assourdissante, abrutissant les uns, enivrant les autres, faisant trembler l'arène. Les rues désertes de la petite ville revirent une mer humaine dont une partie radieuse, l'autre honteuse ; la première victorieuse, la dernière vaincue, approuvant, reprochant, gesticulant dans une confusion monstre en se disant : “ A la prochaine fois ! ”...

* *

Dans une certaine ville américaine, plusieurs jeunes gens résolurent d'imiter les célèbres donneurs de coups, héros du jour. La place choisie, on convoqua au combat clandestin un nombre restreint d'amis des deux sexes.

On se battit. Les palpitations des cœurs des assistants, subitement, avait été arrêtés par un cri déchirant d'un des combattants.

Il y avait un mort.

Les jeunes filles fuyaient, terrifiées, appelant au secours, donnant l'alarme aux habitants, aux autorités. Les jeunes gens s'empressèrent d'enlever leur mort.

Trois jours plus tard, toutes les maisons de la ville étaient drapées de deuil.